

MISSION ET COLONISATION
MADAGASCAR

Jacques TIERSONNIER s.j.

en collaboration avec Céline Mathon

MISSION ET COLONISATION MADAGASCAR

Préface du Cardinal Philippe Barbarin

L'Harmattan

Couverture :

1^e - Le Palais de la Reine à Antananarivo, après sa restauration

4^e - 1986. Retour au Collège Saint-Michel pour la création de l'aumônerie catholique à l'hôpital chirurgical (HJRA)

© L'Harmattan, 2012
5-7, rue de l'Ecole-Polytechnique, 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-296-96481-5
EAN : 9782296964815

Préface

La vie du P. Jacques Tiersonnier est un témoignage limpide. Elle s'étend sur près d'un siècle, dont près des trois quarts se déroulent à Madagascar, où il est arrivé jeune jésuite, après le noviciat et deux années d'études littéraires.

Tananarive en 1936 ! On croit rêver quand l'Auteur - privilège du grand âge, il est né en 1914 - nous rapporte les propos de ses interlocuteurs sur Gallieni ou la Reine Ranavalona III, sur Augagneur qui quitta la Mairie de Lyon pour devenir un gouverneur de Madagascar « acharné contre l'obscurantisme chrétien ». Le P. Tiersonnier nous parle aussi du Dr Fontoynt, longtemps Président de l'Académie malgache, ce médecin athée, proche parent du Jésuite du même nom qui était le merveilleux Supérieur du Scolasticat de Fourvière à l'inoubliable époque d'Henri de Lubac et de ses compagnons...

En prélude, l'ouvrage nous offre une présentation lumineuse de l'histoire de « l'Ile Rouge », par le P. Bruno Hübsch, jusqu'au moment où Jacques Tiersonnier y débarque. Puis viennent deux parties. La première montre comment la mission est « une œuvre d'amour », au service de « l'homme tout entier ». Elle n'entend pas présenter la vie et la croissance de l'Eglise catholique à Madagascar, ni même rapporter tout l'apostolat accompli par l'Auteur, dans la capitale comme dans les campagnes. Il s'agit simplement d'éclairer et d'expliquer l'action de l'Eglise. Même si elle s'exerce dans le contexte politique du moment (la colonisation ou la République malgache), elle demeure indépendante de celui-ci, tout en cherchant à évangéliser les autorités, pour qu'elles soient vraiment au service du bien de la population. En donnant de solides fondements spirituels, la mission a contribué, à Madagascar comme dans bien d'autres parties du monde, à développer l'attention aux pauvres et à promouvoir les œuvres sociales, aussi bien dans les écoles que dans les domaines sanitaire, agricole ou politique...

La seconde partie décrit, non sans tristesse, les vicissitudes de la vie politique depuis soixante-dix ans. Défilé de noms, de gouvernements et de personnages, jalousies, assassinats, soulèvements et aspirations populaires réprimés dans le sang... « Madagascar attend toujours un chef ! » Si le lecteur veut connaître la hantise et la prière intérieure du P. Tiersonnier pour sa chère « Grande Ile », qu'il fasse attention au nombre de fois où des mots comme « générosité » ou l'adjectif « désintéressé », viennent sous sa plume ! Malgré les efforts de l'Eglise pour rétablir la concorde et former les consciences, le pouvoir s'est souvent inspiré de principes contraires à ceux de la Doctrine sociale de l'Eglise. Sans doute parce qu'il pense qu'ils s'appliquent aussi à Madagascar, l'Auteur rapporte les mots terribles du

général des Jésuites à un Rassemblement international d'anciens élèves à Sydney, en 1997 : « Je crois en toute sincérité et humilité que nous ne vous avons pas éduqués à la justice. »

La profondeur du regard de l'Auteur, toujours au contact des petits comme de l'élite politique, son regard bienveillant et lucide sur un peuple qu'il aime de tout son être, la richesse et la variété de son expérience donnent à sa réflexion un intérêt exceptionnel. On en vient à regretter que le titre sibyllin, « Mission et colonisation », n'attire l'attention que sur un aspect de ce qui est offert au lecteur. Oserais-je en suggérer un autre ? Par exemple : « L'Eglise au service de l'homme et du développement. Témoignage d'un Jésuite, aux prises avec des vents contraires. »

Qu'on me permette de profiter de ces lignes pour dire un mot du P. Tiersonnier lui-même. Durant mes années malgaches, je ne manquais jamais d'aller le saluer, lors de chacun de mes passages dans la capitale. Certains trajets dans sa vieille Citroën m'ont parfois fait peur, surtout qu'il ne cachait pas le triste état de ses yeux ! Mais le zèle d'un aumônier d'hôpital de plus de 80 ans, son attention aux malades et à leurs familles ainsi qu'au personnel soignant faisaient mon admiration. L'accomplissement de son ministère mobilisait toutes ses forces. Après les grandes responsabilités qu'il avait assumées, c'était là, désormais, que Dieu lui demandait de servir, humblement.

Sa mission, toujours accomplie avec grand soin, n'a jamais estompé en lui le souci de tout le pays. Aujourd'hui encore, retiré à Analamahitsy, il n'hésite pas à faire passer un article dans le journal, pour rétablir une vérité historique qui lui semble présentée de manière biaisée ou idéologique. Il indique clairement à une nation qu'il aime les exigences de son redressement, qui ne peut faire l'économie d'un sursaut des responsables et de la conversion de chacun. L'ancien Recteur de Saint-Michel décroche encore son téléphone pour intervenir auprès d'un homme politique qu'il a connu collégien. Et il lui explique sans ambages l'engagement courageux que l'on attend de lui, dans la situation présente. C'est une audace qui lui est naturelle et que nul ne lui reprochera, à cause de son grand âge, bien sûr, mais surtout parce que tout le monde sait que la vie du P. Jacques Tiersonnier est entièrement donnée à Madagascar. C'est sa vocation depuis 1936, l'appel et la volonté de Dieu dans sa vie, et il tient plus que tout à y rester fidèle. Voilà de quoi nous rendrons grâce avec lui bientôt, s'il plaît au Seigneur que nous fêtons son centenaire !

Le plus frappant, sans doute, malgré tant de misère et de souffrances côtoyées, tant de difficultés traversées, c'est le rayonnement d'optimisme et de joie qui émane de ce livre et de toute la personne de son Auteur. On devine l'énergie spirituelle et les combats intérieurs que cela suppose. C'est étonnant, et beau, de voir un jésuite de 97 ans résumer sa vie dans la devise

de Germaine Tillion, « la grande dame de la Résistance », comme il l'appelle : « Témoigner, c'est combattre. »

Le P. Tiersonnier n'a jamais eu d'autre ambition que celle de servir tous ceux dont il a croisé la route, les petits et les grands, sans « faire acception de personnes », comme le demande la Bible. Son but pourrait se résumer dans le chant des anges, à Bethléem, la nuit de Noël : « *Gloria in excelsis Deo... Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes qu'Il aime.* » Que les hommes cessent de se battre pour l'argent, le bois de rose ou le pouvoir, qu'ils se décident à ne vouloir et ne chercher la gloire que pour Dieu, ... alors ils connaîtront les chemins de la paix !

Noël 2011.

Cardinal Philippe Barbarin, archevêque de Lyon.

Prélude à une découverte...

En prélude à mon premier livre de souvenirs, paru en 1991, mon ami Bruno Hübsch avait eu la délicatesse de composer un rappel historique qui garde toute sa valeur et peut fort bien ouvrir encore ce dernier ouvrage, en montrant « Comment l'aventure missionnaire gagne Madagascar ».

Débarquer à l'aérodrome d'Antananarivo, c'est être aussitôt confronté à la diversité des visages, allant des traits asiatiques aux types africains. Sur la route qui mène à la capitale s'imposent, dominant le damier des rizières, les villages perchés sur les collines où pointent des clochers allant souvent par deux. A parcourir ensuite les rues de la ville, il y a forte chance de les voir surmontées d'un calicot invitant à participer au 120e ou au 150e anniversaire d'un temple ou d'une église...

D'où vient ce peuple malgache dont les onze millions () se répartissent inégalement sur les 590 000 km² d'une île s'allongeant sur deux mille kilomètres et dont plus de cinq millions, dans le Centre, semblent si fort marqués par le christianisme ?*

Un fonds linguistique unique, diffracté en de nombreux parlers régionaux, se retrouve aujourd'hui dans une langue officielle partout comprise. Un fonds culturel commun apparaît sous les coutumes propres aux diverses ethnies. Une occupation humaine commence au VI^e siècle, la Grande Ile étant alors le Far West du domaine océanique austronésien dont le centre se situait dans le Sud-Est asiatique. Y arrivèrent peu à peu des petits groupes qui, abordant le long des côtes, évoluèrent de façon séparée.

Quand, au XII^e siècle, les Musulmans supplantèrent les Austronésiens dans le commerce océanique, des influences islamiques vont se diffuser, avec la circoncision, la divination astrologique, l'écriture du malgache en caractères arabes dans des manuscrits réservés aux initiés. Des comptoirs commerciaux, avec le relais des Comores, entretinrent les échanges et, si des arrivées bantoues purent se faire à l'Ouest, la traite esclavagiste accentua ces contacts avec l'Afrique de l'Est. Mais tout cela sans vraiment entamer la vision religieuse traditionnelle qui sert de lien idéologique à l'organisation sociale.

Pour piliers de cet univers : la croyance en un Dieu suprême et la vénération des ancêtres, ces médiateurs de tous les dons nécessaires à la conservation de la vie. Tombeaux et rites funéraires sont les pivots de la cohésion sociale, doublés des cultes de possession dans le Nord et dans l'Ouest. Divination et charmes fournis par les devins, bien distingués des

sorciers maléfiques, soutiennent l'activité humaine. Le culte marqué par offrandes et sacrifices, le plus souvent des bœufs, s'accomplit dans un cadre familial ou clanique. La société traditionnelle et la morale dont elle vit, marquée par de nombreux interdits, visent à réaliser un monde harmonieux et solidaire dont l'idéal se reflète dans le riche trésor des proverbes et des contes.

A partir des XVe et XVIe siècles, soit le long des côtes, soit à l'intérieur de l'Ile, les groupes régionaux se structurent en petites principautés autour de chefs auréolés de sacré. Si aux XVIIe et XVIIIe siècles, les Sakalava constituèrent une confédération assez puissante dans l'Ouest, ce sont en fait les Merina d'Antananarivo (les « Hovas » des vieux livres d'histoire) qui vont prendre la tête au XIXe siècle : population à l'agriculture évoluée et à l'artisanat habile qu'organise, avec les premières structures étatiques, Andrianampoinimerina, roi de 1784 à 1810.

« Découverte » par les Portugais en 1500, Madagascar ne fut pour eux qu'une escale sur la route des Indes. Riche en bœufs et en riz, l'Ile offre peu de ces épices, or, pierres rares et bois précieux facilement exploitables que recherche d'abord le commerce colonial. Entre 1613 et 1620, les jésuites de Goa (Inde) font une tentative d'évangélisation, mais ils ne trouvent aucun répondant. En 1648, Saint-Vincent-de-Paul est invité à envoyer des Lazaristes à Fort-Dauphin, dans l'extrême Sud. Très vite décimés par les fièvres, ils eurent le temps de composer un catéchisme en malgache mais, de 1663 à 1674, leur travail fut totalement entravé par la politique agressive des colons français et ce fut l'abandon de la place. Le XVIIIe siècle ne connut que de beaux projets, jamais réalisés.

C'est vers 1816 que les Britanniques, devenus maîtres à l'île Maurice, prennent langue avec le roi d'Antananarivo, soucieux de faire progresser son royaume. En échange de l'arrêt de la traite des esclaves, Radama I (1810-1828) obtient en 1820 des armes et des instructeurs militaires ainsi que l'envoi de « coopérants », instituteurs et artisans, en fait des missionnaires congrégationalistes de la London Missionary Society (LMS). Les vecteurs de l'Evangile seront donc l'instruction, puis la diffusion de la Bible, entièrement traduite en malgache en 1835 : la culture écrite sera dès le début liée au christianisme.

La réaction traditionaliste de Ranavalona I (1828-1861) s'affirme à partir de 1835. Les missionnaires doivent partir, laissant la Bible pour viatique à une communauté de 300 baptisés. Bien que soumis à trois vagues de persécution avec exécutions, mises aux fers et esclavage, ce sont 6000 chrétiens protestants qui apparaissent au grand jour quand est proclamée en 1861 la liberté religieuse et leur influence s'est largement diffusée dans la société merina.

En 1832, Henri de Solages, préfet apostolique de Bourbon (La Réunion) avait demandé de monter à Antananarivo, mais la reine le lui refusa et il

mourut des fièvres, abandonné. Le royaume de Madagascar étant fermé, c'est dans les « petites îles » de l'Est et du Nord-Ouest que travaille Pierre Dalmond à partir de 1837, ouvrant des écoles, composant des livres en malgache, catéchisant. Pratiquement seul pendant six ans, ce prêtre diocésain obtient en 1844 la collaboration des Jésuites qui poursuivront son œuvre après sa mort (1847). L'un d'eux, le Père Finaz, pourra en 1855 séjourner deux ans incognito à Antananarivo, prenant de nombreux contacts jusqu'auprès du fils de la reine et se persuadant que le Centre est prêt à s'ouvrir à l'Évangile.

A l'avènement de Radama II (1861), les Jésuites s'installent dans la capitale. Grâce aux écoles tenues par les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny et, bientôt, par les Frères des Ecoles Chrétiennes, ils donnent une solide formation à un groupe de catholiques. Mais ceux-ci sont surtout des « petits », car les classes élevées sont très marquées par le protestantisme. La LMS, d'autre part, accueille la collaboration des Luthériens norvégiens, des Anglicans et des Quakers, avec qui elle partage le champ d'évangélisation. Le baptême de la reine et du premier ministre, devenu son époux, donne au christianisme protestant une situation privilégiée ; mais la liberté religieuse maintenue permet, non sans heurts, aux Jésuites de fonder jusque dans le Betsileo de petites communautés, toujours liées à l'implantation d'une école. Ainsi, sous l'action des missions, les hautes terres s'imprègnent-elles d'une pensée chrétienne, liée aux progrès intellectuels et techniques, dans un royaume indépendant où se développent les structures étatiques.

Quand éclate la première guerre franco-malgache (1883-1886), tous les missionnaires catholiques doivent partir. Les 21 000 fidèles, animés par le Frère Raphaël Rafiringa et une association de jeunes gens, vont montrer que l'Eglise est leur affaire. La présence de Victoire Rasoamanarivo, belle-fille du premier ministre, du fait de sa position sociale, mais surtout par ses remarquables qualités de piété profonde, de charité vraie et de solide bon sens, se révèle un soutien et un encouragement essentiels. Quand reviennent après trente-trois mois d'absence les missionnaires, ils découvrent cette Eglise de laïcs, vivante et mieux structurée. Durant les huit années suivantes, avec la collaboration de ces chrétiens, double le nombre des baptisés. Le collège Saint-Michel est fondé en 1888 pour donner à des catholiques une formation secondaire que, depuis dix ans déjà, dispensait le Kôlejy protestant. Mais les régions périphériques n'avaient pas encore été pratiquement touchées, faute de personnel.

La seconde guerre (1894-1895) fit perdre à Madagascar son indépendance ; elle devint colonie française. Sept ans de luttes et d'efforts aboutirent à la pacification et à l'unification de l'Ile. Certains avaient pensé que le pouvoir aux mains des Français favoriserait le catholicisme mais le gouverneur Gallieni, s'il entendait mettre au pas les missionnaires anglais,

favorisa la venue des missionnaires protestants français et, en bon agnostique, s'en tint à la neutralité. Celle-ci, avec son successeur, allait virer à l'anticléricalisme militant et une bonne partie du réseau scolaire des missions en fut détruit, privant plus de cent mille jeunes des rudiments d'instruction...

Depuis longtemps, l'évêque jésuite Mgr Cazet aurait voulu partager le champ missionnaire. C'est seulement en 1896 qu'arrivèrent, au Sud, les Lazaristes, puis les Spiritains au Nord auprès d'ethnies moins ouvertes au christianisme où tout était à entreprendre. Si, durant les soixante premières années, il n'y avait eu que cinq prêtres malgaches ordonnés, à cause des difficultés du célibat et de la connaissance du latin, l'ordination de neuf prêtres en 1925 marque les vrais débuts d'un clergé autochtone ; mais, longtemps, la majorité en sera issue des hautes terres. Jusqu'à aujourd'hui, le clivage entre le Centre, où les chrétiens sont majoritaires, et la périphérie se marque au sein des Eglises.

Après la Première Guerre mondiale, administration et missions vivent dans une coexistence polie. Celles-ci déploient alors une grande activité pastorale. De nouveaux postes se créent, des communautés naissent un peu partout, souvent à l'initiative de chrétiens du Centre migrant en d'autres régions. Le réseau scolaire confessionnel se reconstitue mais les implantations missionnaires sont moins liées qu'autrefois à l'école chrétienne. Des congrégations nouvelles arrivent, parmi lesquelles des religieuses contemplatives, Carmélites et Bénédictines. Il y a alors huit vicariats apostoliques dont les évêques se réunissent chaque année depuis 1932. Le Centre et surtout la capitale évoluent rapidement et les mouvements nationalistes, encouragés par des militants de l'Internationale communiste, inquiètent une administration plus soucieuse d'avancée économique que d'évolution politique. Pourtant, le succès du Front populaire en France apporte quelques réorientations... C'est le moment où Jacques Tiersonnier débarque dans l'Ile Rouge. A lui, maintenant, de nous dire ce qu'il a vu depuis cinquante ans.

Bruno Hübsch

Professeur d'histoire à l'ISTA d'Antananarivo

(*) Entre la fin des années 1980 et 2010, la population de Madagascar a presque doublé pour dépasser 21 millions d'habitants.

Avant-propos

Par fidélité au code de bienséance malgache, je dois commencer par m'excuser de livrer, une fois encore, des réflexions sur la vie missionnaire à Madagascar, devenu mon pays.

En 1986, cédant à de fraternelles suggestions, j'avais accepté d'apporter un premier témoignage sur des situations qui méritent sans doute de ne pas disparaître de la mémoire chrétienne, portant sur un demi-siècle de vie dans la Grande Ile (1936-1986). M'en tenant à la stricte expérience, je présentais une évocation sereine du passé vécu, proche et lointain, dans un ouvrage qui fut le deuxième volume d'une collection, « Eglise aux quatre vents », lancée par le professeur J. Gadille de l'Université de Lyon. Publié à une époque où le thème de la Mission n'était pas « porteur », cet ouvrage est épuisé : *Au cœur de l'Ile Rouge. 50 ans de vie à Madagascar*, Ed. Beauchesne-Ambozontany, 1991.

Puis, dix ans plus tard, on me pressait à nouveau de compléter cette première rétrospective, suite aux anniversaires qui avaient un moment attiré l'attention sur Madagascar, avec le centenaire de la conquête coloniale de 1895 et le cinquantenaire de l'Insurrection de 1947. Il me semblait alors utile de préciser que ce qui se vit à Madagascar se situe dans la longue geste missionnaire de l'Eglise Universelle, Mission - Oeuvre d'Amour : *Madagascar. Les missionnaires, acteurs du développement*, Ed. L'Harmattan – Ambozontany, 2001.

Enfin, au cours de l'année 2002, le pays ayant traversé une passe difficile, qui a suscité bien des échos discutables à travers le monde, une mise au point s'imposait que je voulus tenter dans la clarté, inspiré par mon amour des Malgaches tout autant que par le regret des incompréhensions et palinodies de la France officielle et les « ballets diplomatiques » qui occupaient la scène internationale. Ce fut l'occasion d'un troisième ouvrage portant sur les vicissitudes politiques de la Grande Ile : *Des sagaies aux ombrelles. Madagascar 1947-2002*, Ed. L'Harmattan-Ambozontany, 2004.

« L'histoire est impartiale : il faut dire le bien et le mal, quels qu'aient été les acteurs. Si ce n'est aujourd'hui, ce sera demain ». Ainsi s'exprimait le Père Callet, en 1873, dans l'Introduction de sa magistrale *Histoire des rois de l'Imerina*, ouvrant la relation des observations et récits enregistrés au long de ses pérégrinations missionnaires et présentés avec grande discrétion, sans souci de synthèse.

La réalisation de ces ouvrages a été rendue possible par des séjours prolongés en France, à la suite de sérieux problèmes de santé. « *Tao-trano*

tsy efan'irery » (Seul on ne saurait venir à bout d'une construction), dit la sagesse malgache ; aussi je me dois de remercier vivement tous les amis, malgaches et français, qui m'ont encouragé et apporté leurs suggestions et critiques. Ce fut un bon stimulant.

Au terme de ces rédactions laborieuses, toute ma reconnaissance va à Céline Mathon, pour sa collaboration exigeante, persévérante et désintéressée, qui fut chaque fois décisive. Elle a su me compléter avec efficacité, tout particulièrement pour la réalisation de ce dernier ouvrage, sachant susciter les aides amicales nécessaires à la mise au point du texte. Il m'est agréable de les remercier tous.

A présent, basé à la Maison St-Joseph de Tananarive, je poursuis ma mission en reprenant la plume. A nouveau, les encouragements sont venus nombreux pour me pousser à faire un bilan de cette longue période de soixante-quinze ans, chargée de beaucoup d'histoire, en privilégiant les principaux points qui jalonnent le parcours.

Introduction

Avec près d'un siècle de recul, les historiens actuels peuvent maintenant évaluer, de façon plus objective et sans passion, ces temps de tourmente qui ont bouleversé l'ordre du monde et dont on peut constater les effets. Né avec ce siècle de fer, « le Siècle de 1914 », je voudrais apporter le témoignage honnête d'un spectateur et acteur, sans prétention ni compétence d'historien – témoignage parfois amusé, toujours amical. Ces pages serviront peut-être un jour d'élément d'information pour les historiens, en complément des perceptions d'autres sensibilités.

Si « témoigner c'est combattre », selon Germaine Tillon, la grande dame de la Résistance française, en 1940, mon devoir est donc de poursuivre le combat, sous la bannière du Christ, afin d'apporter ma modeste pierre à l'œuvre d'Amour, dans un monde en route vers son unité. Espérons, avec le Père Teilhard de Chardin, que le dernier « seuil » de l'évolution humaine, passage jugé le plus délicat, puisse enfin être franchi. Cette espérance appelle un sursaut spirituel dans un grand effort collectif à travers le monde.

Les Malgaches doivent connaître leur Histoire. A la fin d'un colloque, consacré à l'Insurrection de 1947, à l'Université Paris-VIII, en octobre 1997, j'ai été heureusement surpris de la démarche enthousiaste de jeunes Malgaches, venant me dire qu'ils avaient apprécié mon témoignage et qu'ils souhaitaient entendre un exposé complet et désintéressé de ces événements, objets de tant de passions contradictoires. C'est à eux qu'il revient maintenant de se pencher sur leur Histoire.

L'Eglise missionnaire a servi de son mieux pour que se réalise cette communion, annoncée par les disciples de Jésus de Nazareth. Ce fut, bien sûr, avec les limites inhérentes à toute action humaine. Ici la sagesse des ancêtres caractérise avec humour cette action toujours imparfaite de l'homme : « *Ny olombelona tsy maina tsy lena* » (aucun humain ne saurait, dans son action, accéder à une perfection sans mélange).

Nous présenterons deux grandes parties dans lesquelles seront distinguées les différentes périodes où se mêlent très intimement la vie du peuple malgache et celle de la mission catholique :

Première partie : Mission – Œuvre d'Amour

D'abord, un rappel de l'élan missionnaire du christianisme, suite à l'envoi des apôtres par le Christ. Après l'essai courageux des Lazaristes de Saint-Vincent-de-Paul, au XVIIe siècle, il faudra attendre le début du XXe pour voir arriver les missionnaires protestants, rejoints plus tard par les catholiques.

De 1936 à 1939, dans le sillage des Anciens, la mission continue et se poursuit l'action parallèle de l'Eglise et d'une administration résolument laïque, mais qui depuis la guerre 14-18 ne manifeste pas plus de complaisance que d'animosité envers les missions, en constante progression. Le calme semble établi, dans l'oubli des rivalités religieuses, comme des brimades administratives, qui plus ou moins avaient marqué la fin du XIXe et les débuts du XXe siècle.

Après la parenthèse de la grande tourmente mondiale, suivie des troubles de 1947, dont il sera question dans la deuxième partie, vient une période (1948-1970) qui se caractérise par un climat d'apaisement optimiste et des progrès de renouveau, avec des investissements prometteurs.

A partir de 1970, la recherche de voies nouvelles, en quête d'une véritable identité nationale, s'accompagne de quelques violences et force tâtonnements. Les « lendemains meilleurs » se font attendre.

De 1961 à 1986, s'ouvrent pour moi de nouvelles perspectives. Après avoir exercé un ministère pastoral en paroisse urbaine, c'est le départ pour la campagne : Behenjy, puis au service du diocèse de Morondava.

1986, inapte désormais à courir la campagne, je reviens dans la capitale, au service des malades dans le grand hôpital chirurgical de Tananarive (HJRA).

Nous terminerons cette première partie par une esquisse de l'action missionnaire vécue à Madagascar durant la dernière décennie du XXe siècle, et animée par le souci d'un vrai développement du pays, dans les villes et les campagnes ainsi qu'en milieu hospitalier : c'est toujours la lutte pour la vie.

Deuxième partie : Les vicissitudes politiques dans la Grande Ile

Une récapitulation chronologique des événements politiques fait ressortir le caractère de calme persévérance dans le contexte de l'action de développement, traitée dans la première partie. Mon propos est de rappeler ce que j'ai vécu de l'époque coloniale et de l'Insurrection de 1947 ; puis d'évoquer les enthousiasmes et les déceptions de la décolonisation et des Républiques qui se sont succédé.

Durant la tourmente de 1940-1945, l'Insurrection et les troubles qui ont suivi, les missionnaires sont restés près du peuple, apportant leur soutien dans le respect de tous.

De 1950 à 1975, une éducation au sens civique fut poursuivie jusque dans les campagnes pour aider la population à se préparer à franchir l'étape de l'indépendance. Dans leur Déclaration de 1953, les évêques de Madagascar, en majorité européens, exprimaient la légitimité de cette aspiration.

Le premier président de la jeune République, Philibert Tsiranana, mena de son mieux une période de transition raisonnable, qui tenait compte des acquis de la colonisation. Mais la fin de règne fut compromise par des ennuis de santé et de misérables jalousies qui se firent jour autour de lui. Malheureusement, celui qui aurait eu la lucidité et la fermeté d'un vrai chef, le colonel Richard Ratsimandrava, fut assassiné cinq jours après sa prise de pouvoir, en février 1975. Lui, avait un vrai programme au service du pays.

La République marxiste, qui suivit, marqua une rupture avec le passé et entraîna le pays dans la misère. Aucun des présidents, qui se sont succédé au pouvoir, n'a réussi à mettre sur pied un projet réaliste, pour le bien de tous, en suscitant par l'exemple de sa vie l'élan généreux capable de faire réussir le pays. Madagascar a connu une succession de crises avec des manifestations populaires non violentes, réprimées dans le sang : celle du 13 Mai 1972 ouvrait la voie à celle du 10 août 1991, de 2002 et à la dernière de 2009.

Ces mouvements démocratiques de rues ont à chaque fois montré combien le peuple voulait autre chose. Les admonestations internationales sont restées sans effet sur la situation de crise. Et Madagascar attend toujours un chef.

Antananarivo-Arbois, octobre 2011

PREMIERE PARTIE

Les missionnaires au service de l'Amour

Frères, je n'ai pas honte d'être au service de l'Evangile, car il est la puissance de Dieu pour le salut de tout homme qui est devenu croyant, d'abord le Juif et aussi le païen. Cet Evangile révèle la justice de Dieu qui sauve par la foi, du commencement à la fin, comme le dit l'Ecriture.

Saint-Paul – *Epître aux Romains*
(1, 16-25)

Gloria Dei, vivens homo – La gloire de Dieu, c'est l'homme debout.

Saint-Irénée de Lyon.

Préambule

Mission – Œuvre d'Amour

Une mise au point s'impose face à la confusion trop souvent entretenue dans les esprits entre mission et colonisation. Les multiples crises et affrontements, qui se poursuivent actuellement dans les pays où l'indépendance n'a pas apporté la liberté tant souhaitée, nous poussent à amorcer une réflexion sur l'action missionnaire chrétienne qu'il faut bien distinguer des colonisations entreprises par les peuples européens et des œuvres philanthropiques en tout genre. L'administration française a quitté Madagascar mais l'action missionnaire continue.

Pour mieux entrer dans l'esprit de la geste spirituelle qui façonna l'Europe avant d'essaimer à travers le monde, une présentation succincte s'impose.

L'élan missionnaire du Christianisme a son origine dans la consigne du Christ à ses apôtres, au terme de son existence terrestre, voici deux mille ans. Elle est ferme et claire : « Allez enseigner toutes les nations ! »

Cinquante jours plus tard, le jour de la Pentecôte, le don des langues par le Saint-Esprit sera une propulsion irrésistible pour aller porter la Bonne Nouvelle hors de Jérusalem. Des hommes, des *Envoyés* (du latin « *missi* »), sont partis de Palestine vers la Syrie et ce qui est maintenant la Turquie, puis vers l'Europe. Les premiers missionnaires, habitants de Jérusalem, élevés dans le respect de la Loi Juive, étaient convaincus que l'appel de Jésus s'adressait aussi aux populations voisines.

Ils n'hésitèrent pas à creuser le sillon ouvert par le Maître, au mépris de tous les obstacles qui ne manquaient pas : distances, coutumes, langages et, malgré les persécutions suscitées par ceux que troublait le Message, y compris leurs compatriotes. Répondant à l'appel de Paul, ils le suivaient dans la perspective d'une Alliance nouvelle en harmonie avec tous les peuples du monde, quelle que fût leur origine (*Eph.* 2,14).

Paul de Tarse, le pharisien fanatique, terrassé par une révélation exceptionnelle après le martyre du diacre Etienne, engage la mission tout autour du bassin méditerranéen. Sans le moindre complexe de sa supériorité de citoyen romain, il gagne Rome et y subit le martyre, après avoir confirmé l'Annonce de Jésus Christ, déjà lancée par Pierre.

Dans les colonies romaines d'Europe et d'Asie, la religion chrétienne est considérée comme un obstacle au culte des empereurs et durement

persécutée. Les nationaux, devenus chrétiens, subissent le martyre avec les missionnaires étrangers, comme Blandine avec les vénérables évêques Pothin et Irénée, à Lyon.

Un véritable devoir de mémoire s'impose, actuellement, qui reconnaisse que le christianisme est intimement lié à l'histoire de l'Europe. Un ensemble de peuples et de nations divers, déjà unifiés par Athènes et Rome, accède à une nouvelle fraternité en recevant le baptême.

Avec l'empereur Constantin, mort en 337, l'Eglise obtint le droit de cité au point de subir même un excès de sollicitude officielle. En faisant du christianisme une religion d'Etat, Constantin voulait avant tout assurer l'unité de l'Europe.

Puis le relais missionnaire va être assuré par les moines.

La vie monastique démarre en Egypte, vers l'an 300 de notre ère. De jeunes lettrés, éblouis par la révélation des Evangiles, décident de s'éloigner du monde, où règne tant de corruption, pour mener dans la solitude du désert une vie d'union à Dieu par la prière et l'austérité.

L'Europe va alors bénéficier du vigoureux élan, mené par les moines, qui façonnera son visage. Pendant que de nombreux monastères se répandaient dans les campagnes, souvent insalubres, pour défricher le sol et développer patiemment l'ensemble du monde rural, beaucoup d'autres amenaient les cités à dresser des cathédrales, universités et hôpitaux qui font la gloire du Moyen Age. Ainsi, du IV^e siècle jusqu'à la Révolution française, le christianisme a forgé les peuples de l'Europe.

Le souci des plus pauvres, ceux que la société oublie, était porté par des chrétiens. Les sociétés modernes ont pris la relève de l'Eglise dans la plupart de ces domaines. Des associations dites « humanitaires », et non plus « charitables », ont voulu prouver qu'elles pouvaient exister sans référence à Dieu.

C'est cet idéal de prière et de service des pauvres qui avait séduit **Martin** (316-397), recruté de l'armée romaine, en service en Gaule. Alors seulement catéchumène, son geste original de sollicitude pour un pauvre lui valut une révélation qui transforma sa vie. D'abord moine, puis prêtre, il devint évêque de Tours, d'une simplicité dont le rayonnement s'étendra à travers toute la Gaule, comme en témoignent tant de cités et de monastères qui portent son nom.

Benoît de Nurcie (vers 480-547) apparaît comme l'une des premières grandes figures de l'aventure missionnaire ; fondateur du monachisme occidental, il établit la Règle qui allait régir après lui les établissements monastiques de la chrétienté. En 529, il bâtit le monastère du Mont Cassin. Ecrasé sous les bombes, lancées en 1945 pour la libération de l'Italie et de l'Europe, le monastère renaîtra de ses cendres et se dresse à nouveau comme symbole de la chrétienté. Son fondateur a été reconnu Saint patron de l'Europe.

Le monachisme bénédictin qui, de nos jours, maintient la flamme face à une civilisation gouvernée par les seules valeurs du *business*, s'est répandu rapidement en Occident. Ses fondements sont simples, ils sont résumés dans cette triade : « la charrue, le livre, la Croix », travail manuel, travail intellectuel et prière. Cultivant la terre, ces moines gardaient le contact avec la création et avec ses lois.

Cluny, l'un des hauts lieux de la chrétienté, « phare de l'Occident médiéval », marque une étape dans l'histoire de cet éparpillement monastique. C'est en 909, dans un temps de mise en ordre de la société, que l'**abbé Bernon** quittait son abbaye de Baume-les-Messieurs (Jura), avec une demi-douzaine de moines, et fondait Cluny.

En 1112, **Saint Bernard** (1091-1153), soucieux d'un retour à la lettre de la Règle de Saint Benoît, arrive à Cîteaux. Il réagit contre la tiédeur qui risque de s'installer dans le premier monastère. L'ordre essaima et rayonna de l'Atlantique à l'Oural, couvrant l'Europe du célèbre « manteau blanc de Saint Bernard ».

Boniface, moine irlandais (680-754), envoyé par le Pape en Germanie, va exercer un rayonnement considérable à travers tout le pays. Et ce sont deux moines grecs : **Cyrille** (827-869) et **Méthode**, son frère, qui vont affiner la culture slave. Le premier traduisit la Bible en slavon et inventa l'alphabet qui porte son nom, ouvrant ainsi l'accès à la littérature écrite.

Au XVe siècle, la découverte du Nouveau Monde (1492) ne va pas laisser indifférents les promoteurs de l'Évangile. On doit regretter toutefois que la colonisation ibérique se soit un peu trop mêlée d'« évangélisation » sans respect suffisant des populations. Heureusement, le grand missionnaire dominicain, Bartolome de **Las Casas** (1474-1566) eut le courage de réagir contre les rigueurs de ses compatriotes, allant jusqu'au recours à l'empereur Charles Quint pour obtenir une loi garantissant les droits et les intérêts de ces peuples.

Des missionnaires jésuites de plusieurs nationalités arrivaient peu après. Voulant servir efficacement la population autochtone, ils vont organiser, à partir de l'an 1604 au Paraguay, entre Bolivie, Brésil et Argentine, des territoires qu'on appellera « Réductions », soustraits aux incursions esclavagistes.

La fabuleuse histoire des « Réductions du Paraguay », contestée jadis puis oubliée, retient aujourd'hui l'attention de l'Histoire. Ni richissime empire, ni baigne clérical, elles se ramenaient à une très astucieuse organisation anticolonialiste en faveur des Indiens. A partir de 1608 et jusqu'en 1767, elles se sont étendues sur un territoire grand comme les deux tiers de la France. Deux cents religieux s'y succédèrent leur vie durant ; vingt-neuf d'entre eux ayant été martyrisés.

Les Guarani reçoivent alors une éducation pour l'organisation du travail, des ressources et des loisirs qui va leur assurer la prospérité et mériter un

jour la dénomination de « communisme chrétien » (« communisme » au sens de Platon, c'est-à-dire « mise en commun », bien éloigné de toute idée de révolution violente et permanente). Après un siècle et demi de vie paisible, la jalousie des colonisateurs obtint des monarchies occidentales une intervention auprès du Pape. En 1769, c'est sur un ordre du Vatican, transmis à contre-cœur par un prélat romain, que furent expulsés, comme des malfaiteurs, les vingt missionnaires qui étaient l'âme de cette « République idéale ». Ce fut ensuite le délabrement complet des « Réductions », dont Voltaire lui-même allait s'indigner.

Dans son ouvrage, *Le Massacre des Indiens*, Lucien Bodard exprime toute son admiration pour cette action : « Ces jésuites, originaires de divers pays européens, formés à l'école spirituelle d'Ignace de Loyola, sont venus prêcher l'Évangile dans ce Nouveau Monde qualifié de fabuleux. Ils constatent assez vite que les populations Guarani, dispersées dans la forêt amazonienne, menant une vie extrêmement fruste de chasse et de cueillette, étaient à la merci d'un recrutement sauvage pour les exploitations des colons portugais. Ils se rendent compte que le seul moyen d'opposer une force de résistance efficace aux razzias des mercenaires serait le rassemblement en unités cohérentes. On a de la peine à imaginer les conditions de vie misérables dans lesquelles s'établirent les premiers contacts, terminés parfois par une simple élimination physique » (1).

Cette épopée est retracée également par Jean Lacouture. Partant de la description que fait un Père allemand, arrivé dans cette mission en 1650, de l'état misérable du village, de la case où il vivra et de la nourriture dont il doit se contenter, il énumère les améliorations qui suivront peu à peu. D'abord pour les habitations, avec un système de voirie dont les traces ont longtemps subsisté ; le travail est organisé, entrecoupé de loisirs variés, et l'agriculture prospère ainsi que l'élevage. Dans les écoles, la langue guarani est codifiée et enseignée et le sport et la musique mis à l'honneur, ainsi que les textes liturgiques, tout en laissant la liberté d'accéder ou non au baptême. Pour la défense contre les incursions des « *mameloucos* », cruels mercenaires indo-portugais, une petite armée fut mise sur pied avec l'autorisation du roi d'Espagne, qui n'était pas mécontent de faire échec à ses rivaux portugais.

L'auteur conclut ainsi le chapitre consacré à cette aventure : « Ces jésuites s'étaient comportés en pionniers d'un humanisme défini par le respect de l'autre. [...] Ce qui les voua au martyre en 1767, c'est l'exemple 'exécration' (aux yeux de Pombal) qu'ils donnaient aux monarchies européennes d'une 'autre' façon de traiter les cultures différentes » (2).

A la même époque, le jésuite italien **Matteo Ricci** (1552-1610) poursuivait en Chine une prise de contact patiente, intelligente et pleine de respect avec la langue, la philosophie et la culture de ce grand peuple, avant d'arriver à Pékin, en 1601 où il sera reçu à la cour de l'Empereur. Avec

d'autres compagnons, il ouvrirait ainsi la voie au christianisme et servira de modèle à **J. de Britto** et **A. de Rhodes** dans les pays voisins, Inde et Vietnam. Alors se développera jusqu'à sa mort, en 1610, une très cordiale et respectueuse amitié.

Malheureusement, la triste querelle des rites, lancée par d'autres missionnaires, et relayée par la verve de Pascal, va bloquer le message chrétien en Chine. Plus tard, les misérables interventions militaires anglaises et françaises vont susciter des persécutions longues et sévères contre les missions.

En Amérique du Nord, après les exécutions diverses des jésuites dits « martyrs canadiens » : Brebeuf, Jogues et leurs compagnons, l'Eglise prendra un bon départ grâce au magnifique dévouement de religieux et religieuses français à partir du milieu du XVIIe siècle. Dans les Montagnes Rocheuses, la mémoire des « robes noires » des jésuites belges, venus plus tard, est restée chère aux Indiens.

Un souci d'inculturation s'affirmait déjà avec le Père Claude Aquaviva, quatrième successeur d'Ignace de Loyola comme Général des Jésuites. Dès le 1er mai 1609, il donne à ses compagnons, lancés dans l'aventure du Parana, les mêmes consignes qu'aux missionnaires des Indes et des Philippines : « Vous devez dialoguer avec d'autres cultures qu'il faut situer sur une même échelle que la religion chrétienne, celle-ci n'en constituant que le plus haut degré » (3).

Au début du XIXe siècle, ce sont des préoccupations humanistes, ni missionnaires, ni coloniales, qui ont lancé des explorateurs vers les terres lointaines, comme en témoignent les consignes de A. de Gérando dans son Mémoire destiné à la « Mission vers les Terres Australes », organisée par *La Société des Observateurs de l'Homme*, en 1800. Ce texte, considéré par Georges Gusdorf comme le premier ouvrage français d'ethnologie, un « repère archéologique » (4), mérite d'être cité :

« Quel plus touchant dessein que celui de rétablir les augustes nœuds de la société universelle, que de retrouver ces anciens parents séparés par un long exil du reste de la famille commune, que de leur tendre la main pour s'élever à un état plus heureux ! Ô vous qui, portés par un généreux dévouement sur ces rives lointaines, approcherez bientôt de leurs huttes solitaires, paraissez auprès d'eux comme les députés de l'humanité tout entière ! [...] Portez-leur nos arts et non notre corruption, le code de notre morale et non l'exemple de nos vices, nos sciences et non pas notre scepticisme, les avantages de la civilisation et non pas ses abus. [...] Assis auprès d'eux, [...] ne leur parlez que de paix, d'union, de travaux utiles » (5).

Alors que l'élan missionnaire du christianisme ne s'est jamais essoufflé, c'est surtout vers la fin du XIXe siècle que se manifeste une nouvelle

émulation colonisatrice des nations européennes, marquée par le traité de Berlin en 1885.

Dans les colonies françaises du XIXe siècle, l'administration souvent maçonnerie ne se montra pas toujours bienveillante à l'égard de l'action missionnaire, sauf à lancer parfois une intervention pour sauver la vie de l'un ou l'autre de ses ressortissants nationaux. La colonisation anglaise, tout en misant sur l'influence des missions anglicanes, fut assez tolérante vis à vis des autres.

Ici, à Madagascar, la séparation de l'administration et des missions, d'abord correcte, ne prit un tour agressif qu'au temps du gouverneur général Augagneur, après 1905, lorsqu'il voulut s'en prendre au soi-disant obscurantisme du christianisme, tant protestant que catholique.

Pour les missions, l'essentiel du message chrétien n'a pas varié : se sachant aimé de Dieu, d'un Dieu qui aime tous les hommes, l'envoyé poursuit l'œuvre du Christ pour apprendre à tous à mieux s'aimer, à s'entraider, au besoin en améliorant leurs coutumes dans le respect de ce qu'elles ont de positif, et toujours avec égard pour leur langue maternelle.

Le missionnaire devra parfois s'opposer aux erreurs du colonisateur et le jour viendra où il sera plutôt en pointe dans le processus de décolonisation, dans un souci de formation pour faire face à l'avenir plutôt qu'en cédant à la première surenchère démagogique de facilité. Il sera tout aussi important, par la suite, de réagir contre les modes et mirages de l'Occident, de relativiser les appréciations face à certains aspects de modernité matérialiste.

Enfin, le jour est venu où des prêtres et des religieux indiens, malgaches, africains, auront à cœur d'entrer à leur tour dans l'aventure missionnaire, loin de leur patrie, et de porter la Bonne Nouvelle dans une langue qu'il leur faudra apprendre à leur tour.

Comment ne pas reconnaître dans l'incroyable réussite des Journées Mondiales de la Jeunesse de 1997 à Paris, le signe d'une large fraternité optimiste, fruit d'une foi unanime !

Cet exposé de l'élan missionnaire reste bien incomplet. Il ne faudrait pas oublier ce qui fut réalisé dans le vaste continent africain, notre voisin. Si, au bord de la Méditerranée, une belle chrétienté y fut florissante, marquée par le rayonnement d'un Saint-Augustin jusqu'à la conquête islamique, c'est seulement au XIXe siècle que commencèrent à fleurir les très belles réalisations missionnaires en Afrique sub-saharienne.

En outre, nombreuses et variées sont les congrégations religieuses qui ont pris part à l'aventure missionnaire à travers le monde.

Notes

1. Lucien Bodard, *Le Massacre des Indiens*, Gallimard, 1969.
2. Jean Lacouture, *Jésuites*, T I – *Les Conquérants*, Seuil, 1991, p. 436.
3. *Ibidem*, p. 417.
4. G. Gusdorf, « Ethnologie et métaphysique : l'unité des sciences humaines », dans J. Poirier, *Ethnologie générale*, Gallimard, 1968.
5. Joseph-Marie de Gérando, « Considérations sur les diverses méthodes à suivre dans l'observation des peuples sauvages », dans J. Copans et J. Jamin, *Aux origines de l'anthropologie française*, Le Sycomore, 1978, p. 132.

Entrée dans la Mission

1936 – 1940

Nous voilà missionnaires !

Le départ, 1936

Ayant été sollicité de préciser la motivation de mon entrée dans la vie religieuse en mission lointaine, je répondrai simplement. Aucune pression extérieure ni déception sentimentale, pas non plus d'ambition colonisatrice ou d'apitoiement sur les « pauvres païens », mais simplement l'amour de Jésus-Christ, la certitude d'avoir une vie réussie à sa suite. J'étais prêt à quitter définitivement tout ce qui m'était cher : la famille, les amis, le pays, mon village, Saint-Lothain (Jura) où je suis né en 1914...

Au collège des Jésuites de Dole, la sympathie des camarades et la griserie d'une certaine popularité m'amenaient à prendre des risques en bravant l'autorité. Renvoyé au terme du premier trimestre de rhétorique, je fus réintégré comme interne à cent mètres du domicile familial. C'est alors que la rencontre de l'un des éducateurs me fut une révélation : ce jeune religieux était sorti de la Première Guerre mondiale avec une blessure et les galons de lieutenant. Son comportement exemplaire me fit alors entrevoir ce que pouvait être une vie consacrée au service du Christ. Il me sembla, dès lors, que seule une telle cause ne me décevrait pas, loin de toute ambition mesquine, mais pas en milieu scolaire. Il me faudrait une mission lointaine, un peu rude, loin du contexte familial imprégné de souvenirs épiques. J'entrais donc au noviciat jésuite de Lyon, après le baccalauréat en 1932, en demandant l'affectation à la mission de Madagascar, que m'avaient fait connaître les lettres d'une sœur de ma mère, Cécile de Villers, Fille de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul à Fort-Dauphin, depuis 1924. Ayant changé de province, à la sortie du noviciat, et après deux ans d'études littéraires en Belgique, c'était le départ pour Madagascar, en 1936.

L'année du Front Populaire en France fut pour la mission Jésuite de Madagascar une année faste. Le 2 septembre, neuf jeunes recrues s'embarquaient à Marseille, dont huit au titre de la Province de Toulouse. Bien des années maigres l'avaient précédée, consécutives aux saignées de la Grande Guerre ; ensuite, il faudra attendre dix ans pour voir à nouveau, en 1946, un embarquement comparable.

En réalité, ce renfort dit « Toulousain », composé de neuf jeunes Jésuites, ne provenait pas exclusivement de la Garonne. Seuls les deux prêtres, Pierre Royon et Guy de Méritens, ainsi que le scolastique (1) François Rastoul, étaient issus du territoire aquitain. Les autres venaient d'horizons variés : un